

Société holiste, société moderne - de l'implicite à l'explicite

Suite à un premier travail qui m'a permis de mettre à jour la similitude des institutions Eglise et Ecole dans une triangulation : Etat/Eglise/Enfants - Etat/Ecole/Enfants - j'ai pu reconnaître la pédagogie mise en place par ces deux institutions, renforcée par l'adhésion des parents, une pédagogie autoritaire et hiérarchique qui a eu pour effet la formation d'un individu dont les caractéristiques sont identiques, à savoir :

- * un homme solitaire
- * à la conquête du monde (de la perfection)
- * capable de reproduire le même système.

Mais d'autres forces, puissantes, peuvent contrecarrer ce processus et nous avons pu les reconnaître dans « le hiatus ». *« un contenu de représentation ou de pensée refoulé peut donc se frayer la voie jusqu'à la conscience, à condition de se faire nier (Freud 1985, p136) »* (B.Aumont, p 147).

Lorsque ce même individu est en position de « se » reconnaître dans le regard de l'autre – l'autre lui renvoyant des sentiments positifs – il se produit chez lui un choc cathartique lié à l'extériorisation de sa propre souffrance refoulée.

Dans certaines conditions, ce choc cathartique va permettre « la brisure du cadre », la reconquête de sa propre liberté, l'exploration d'une nouvelle façon d'être. Parce que cette « personne » a rencontré dans le regard de l'autre suffisamment d'amour pour lui permettre de se sentir rassurée face à l'inconnu, elle va pouvoir accepter l'ouverture aux autres et prendre le risque d'une nouvelle relation. Le questionnement intense de ce moment très particulier l'oblige à s'interroger sur son attitude.

Comprendre l'attitude des parents au delà de la révolte

Ce n'est que plus tard, après la lecture de « L'homme révolté » d'Albert Camus, que j'ai pris conscience que l'attitude des parents face à l'école était de l'ordre d'une révolte universelle, *« la révolte prouve par là qu'elle est le mouvement même de la vie et qu'on ne peut la nier sans renoncer à vivre. Son cri le plus pur, à chaque fois, fait se lever un être. Elle est donc amour et fécondité, ou elle n'est rien »* (p380).

Avec Albert Camus j'ai tenté de comprendre la révolte humaine qui survient face à l'oppresseur. *« Tout révolté, par le seul mouvement qui le dresse face à l'oppresseur, plaide donc pour la vie, s'engage à lutter contre la servitude, le mensonge et la terreur et affirme, le temps d'un éclair, que ces trois fléaux font régner le silence entre les hommes, les obscurcissent les uns aux autres et les empêchent de se retrouver dans la seule valeur qui puisse les sauver du nihilisme, la longue complicité des hommes aux prises avec leur destin »* (p355). Cette complicité qui se traduisait dans les sociétés ancestrales par la solidarité de ses membres, solidarité qui est dépendance mutuelle entre les hommes et non domination et dépendance à l'autorité d'un seul homme.

« La révolte n'est nullement une revendication de liberté totale. Elle conteste justement le pouvoir illimité qui autorise un supérieur à violer la frontière interdite... La raison profonde de l'intransigeance révoltée est ici. Plus la révolte a conscience de revendiquer une juste limite, plus elle est inflexible. Le révolté exige sans doute une certaine liberté pour lui-même ; mais en aucun

cas, s'il est conséquent, le droit de détruire l'être et la liberté de l'autre. Il n'humilie personne. La liberté qu'il réclame, il la revendique pour tous ; celle qu'il refuse, il l'interdit à tous. Il n'est pas seulement esclave contre maître, mais aussi homme contre le monde du maître et de l'esclave » (p355).

J'ai donc pu découvrir et comprendre la révolte des parents face à l'école et comment, parce qu'elle survient à cause de leur enfant, elle peut être constructive et non destructrice. Il y a un enjeu et c'est leur enfant. Je n'ai pas, en effet, retrouvé de violence chez les parents à partir du moment où ils ont agi pour leur enfant et non pas pour eux mêmes en imposant, à leur tour, leur volonté. « ... *ce n'est pas la souffrance de l'enfant qui est révoltante en elle même, mais le fait que cette souffrance ne soit pas justifiée...* ». Les parents se sont apaisés après avoir compris le pourquoi de leur révolte. Ils ont découvert le sens de ce qui se vivait. « ...*aux yeux du révolté, ce qui manque à la douleur du monde, comme aux instants de son bonheur, c'est un principe d'explication* » (p132).

Cette découverte m'a poussée à chercher du côté de ces sociétés holistes. Dans un premier temps c'est Eugen Drewermann (Psychanalyse et Exégèse, tome 2) qui m'a permis de découvrir leur richesse et leur capacité à intégrer « dieu », une dimension supérieure mais familière, dans leur vie : « *ce qui importe c'est (le) lien indissoluble à la vérité, et tout se décide sur (la) capacité d'arracher l'homme à l'abîme de son angoisse et de l'emplit de confiance face aux plus extrêmes remises en cause de son existence* » (20).

C'est la confiance retrouvée qui a permis aux personnes interviewées d'évoluer et d'assumer une nouvelle relation à soi et à l'autre. Une confiance possible car elle leur a permis de retrouver authenticité et unité, sources de leur action. Cette confiance pour agir rappelle la confiance que se faisait l'homme dans la culture holiste. Ce qu'il pensait était « agi » dans le même temps. C'est ce que tente de nous expliquer Julian Jaynes avec l'esprit bicaméral dans « La naissance de la conscience dans l'effondrement de l'esprit ». L'homme ne faisait qu'un.

Nietzsche situe la dualité humaine « *...les institutions, la religion, cachent la vraie nature de l'homme, faite de combat entre la mort et la vie. Son unité bien comprise par les présocratiques, a été cassée par Socrate, qui a inventé la coupure entre l'essence et l'apparence...* » (dictionnaire encyclopédique Larousse).

Julian Jaynes tente d'expliquer cette dualité survenu semble-t-il un peu plus tôt, Socrate ne constatant qu'une mentalité déjà bien installée.

Cet auteur élabore une théorie intéressante au sujet de cette dualité « *La duplicité à long terme nécessite l'invention d'un moi analogue qui peut « faire » et « être » quelque chose de totalement différent de ce que la personne fait ou est effectivement, d'après ce que voient ses pairs* » (p254) et confère à celle-ci une valeur de survie et un moyen de sélection naturelle.

Cette proposition que nous offre Julian Jaynes me paraît intéressante si on la met en relation avec l'esprit bicaméral. Sa théorie du langage en lien avec la conscience explique qu' : « *...à un moment donné, la nature humaine était divisée en deux : une partie commandait, appelée dieu, et une partie obéissait, appelée homme. Aucune d'elles n'était consciente* » (p103). Une particularité de notre cerveau permettait des hallucinations auditives. « *...ces voix omniscientes et omnipotentes, que l'on ne pouvait ranger au-dessous de soi* » l'homme bicaméral leur obéissait. « *...la volonté venait comme une voix sous la forme d'un ordre neurologique, dans lequel l'ordre et l'action n'étaient pas distincts, dans lequel entendre revenait à obéir* » (p119).

Dans un livre collectif « L'intelligence émotionnelle au travail » D. Goleman, R. Boyatzis et A. Mc Kee nous aident à comprendre les enjeux de notre condition humaine « *Les systèmes neuraux qui gouvernent l'intellect et les émotions sont distincts, mais étroitement interconnectés... Dans des situations d'urgence, nos centres émotionnels – le cerveau limbique – réquisitionnent le reste du cerveau.*

Cette puissance particulière des émotions n'est pas sans raison. Les émotions sont cruciales pour notre survie : à travers elles, le cerveau nous alerte sur une urgence et nous propose un plan d'action immédiat : nous battre, fuir, faire le mort. Le cerveau rationnel s'est développé à partir du cerveau limbique « archaïque » et continue de prendre ses ordres de lui lorsque nous percevons une menace ou que nous sommes en situation de stress » (p 47).

En situation d'apprentissage la façon dont on aborde le travail est particulièrement importante, « *Mettre l'accent sur les lacunes stimule souvent le cortex préfrontal droit – c'est à dire l'anxiété et la protection, de soi. Lorsqu'un individu est sur la défensive, c'est la démotivation qui s'installe, immobilisant, parfois de manière définitive, le processus d'apprentissage personnel et la probabilité de changement* » (ibid, p 174). « *Le meilleur programme d'apprentissage vous aide à vous focaliser sur ce que vous voulez devenir – votre idéal – et non pas sur l'idée que quelqu'un d'autre se fait de ce que vous devez être. Il doit conduire à fixer des normes de performances adaptées et porteuses de sens, et non adopter des standards de succès arbitraires et normatifs* » (ibid, p 180).

Julian Jaynes nous permet de comprendre comment « *les trois zones du langage de l'hémisphère gauche ont différentes fonctions et valeurs : la zone motrice supplémentaire est surtout engagée dans l'articulation ; la zone de Brocca dans l'articulation, le vocabulaire, l'inflexion et la grammaire, et la zone de Wernicke dans le vocabulaire, la syntaxe, le sens et la compréhension* » (p122).

Suite à une démonstration importante, l'auteur résume son hypothèse à cinq observations dont l'une est intéressante pour ce que je cherche à comprendre : « *le cerveau est davantage susceptible d'être organisé par l'environnement que nous ne l'avons supposé jusqu'à présent, et, en conséquence, pourrait avoir subi ce passage de l'homme bicaméral à l'homme conscient, en se fondant essentiellement sur l'apprentissage et la culture* » (p128). La zone de Wernicke semble la plus propice à avoir permis ce passage.

Les études auxquelles Julian Jaynes fait référence ont conclu que « *l'hémisphère droit est plus impliqué dans des tâches de synthèse et de construction de l'espace, tandis que l'hémisphère gauche est plus verbal et analytique. **L'hémisphère droit**, probablement comme les dieux, **voit le sens des éléments uniquement dans un contexte ; il considère les ensembles.** Tandis que **l'hémisphère gauche**, ou dominant, comme le côté humain de l'esprit bicaméral, **considère les éléments eux-mêmes*** » (p141).

Ces conclusions sont remarquables car elles correspondent à la différence constatée par Jean Foucambert dans la pédagogie utilisée à l'école entre le résultat obtenu, un homme aliéné, et ce que nous pourrions attendre du « savoir véritable » tel qu'il le définit : « *le savoir, c'est l'ensemble des moyens, méthodes et concepts dont s'est doté un individu pour comprendre la réalité en agissant sur elle. Le savoir, **c'est une démarche d'analyse (cerveau gauche) pour, à travers le contingent (cerveau droit), saisir les règles du jeu, cerner les principes actifs et leur organisation afin de construire un modèle de cette réalité qui permette l'action et la transformation*** » (p115). Le deuxième élément de ce savoir véritable perçu par le cerveau droit a été éliminé car le savoir de

l'école n'est pas construit sur le contingent, le contexte, les ensembles, mais sur « le faire semblant », sur du « faux » ce qui ne permet pas les savoirs pour l'action et la transformation du contingent.

C'est ici que nous pouvons comprendre la logique de la pédagogie autoritaire et hiérarchique capable de reproduire le système qu'elle « véhicule », les institutions servant à faire « fonctionner » une société hégémonique. La domination intégrée permet la formation d'êtres « conditionnés » et exclue ceux qui refusent ce conditionnement, mais la remise en cause du monde imposée est impossible, *« Les leçons... que nous recevons débutent très tôt et dérivent de l'observation de professeurs, entraîneurs, d'autorités religieuses – de quiconque assume d'une manière ou d'une autre un rôle de meneur dans notre vie. Ces modèles offrent à l'individu le premier échafaudage sur lequel se développera ses propres habitudes... son idée personnelle du comportement. Ensuite lorsque l'individu se glisse dans ses premiers rôles... il met ses modèles en pratique »* (L'intelligence émotionnelle au travail, p 195). La révolte à partir de ce moment reste le seul espace de liberté possible.

Mais, attention, dans l'introduction de « Histoire des idées politiques », Georges Lescuyer nous dit que *« ...la condamnation sans nuances des idéologies risque fort de compromettre la libération de l'individu qui est pourtant son objectif affiché... cette dénonciation menace en effet, par un mouvement aussi pervers qu'inattendu, de conduire au conformisme. Albert Camus demandait de ne pas enlever à l'homme « la seule créature qui refuse ce qu'elle est », l'espoir d'améliorer la société dans laquelle il vit (L'homme révolté) ; la démarche contemporaine mène, tout au contraire, inéluctablement à l'interdiction de la réflexion »* (6).

A travers ce que j'ai découvert dans mon premier travail, je me propose de continuer cette réflexion sur les institutions et la pédagogie employée à la lumière des nouveaux auteurs cités. Tous plongent les racines de leurs recherches aux débuts de l'humanité. Cette réflexion permet d'éclairer :

- La différence entre les sociétés holistes (solidaires) et les sociétés modernes (individualistes).
- L'affirmation de Julian Jaynes, à savoir *« ...que les sentiments de pouvoir, les mises en garde intérieures et les pertes de jugement sont les germes à partir desquels la machinerie divine se développe, je rétorque que c'est le contraire qui est vrai, que la présence des voix auxquelles on devait obéir était la condition préalable et nécessaire à l'étape consciente de l'esprit, dans lequel c'est le moi qui est responsable, qui peut se poser des questions, se donner des ordres et se diriger, et que la création d'un tel moi est le produit de la culture. »* (p98).

Doit-on opposer ces sociétés ou s'agit-il plutôt d'une évolution de l'humanité qui, avant d'être dominée par la raison aurait été dominée par ses émotions ? Est-ce si différent aujourd'hui ? C'est ce que je me propose de continuer à explorer. Mon travail porte sur l'implicite et l'explicite pour vérifier que ce que nous faisons passer à-travers notre comportement est bien souvent en opposition avec notre discours (dualité de la personne) : égalité par le discours démocratique et républicain, domination par la pratique d'un système autoritaire et hiérarchique : *« Aucune de ces « leçons » ou presque, n'implique d'enseignement explicite d'élément du leadership – elles surviennent naturellement au fil de la vie. Mais elles modèlent les circuits cérébraux des habitudes... déterminant ce qu'un individu aura automatiquement tendance à faire dans des situations similaires tout au long de sa vie... et chaque fois qu'il répète ces comportements, les connexions neurales dont relève l'habitude en question deviennent plus fortes. Les cognitivistes appellent un tel renforcement automatique d'une habitude : l'apprentissage implicite, par*

opposition à la forme explicite d'apprentissage des cours scolaires » (L'intelligence émotionnelle au travail, p 196).

« le hiatus » permet de mettre en échec cette « fatalité ».

Bibliographie

Josiane BLANC – mémoire de maîtrise : « Parents/Ecole, de la domination intégrée à l'émancipation à travers le conflit », soutenu en juin 2001 à l'université François Rabelais de Tours.

Albert CAMUS – L'homme révolté, 1951, éditions Gallimard.

Eugen DREWERMAN – Psychanalyse et exégèse (tome 2), 2001, éditions du Seuil, Paris. Traduit de l'allemand par Jean-Pierre Bagot. Titre original : *Tiefenpsychologie und Exegese (Band II)*, 1985, éditions WALTER-Verlag AG.

Daniel GOLEMAN, Richard BOYATZIS, Annie McKEE – L'intelligence émotionnelle au travail, 2002, éditions Village Mondial / Pearson Education France, Paris. Traduit de l'américain par Emily Borgeaud. L'édition originale de cet ouvrage a été publiée aux Etats Unis par Harvard Business School Press, Boston, sous le titre : *Primal Leadership*, 2002.

Julian JAYNES – La naissance de la conscience dans l'effondrement de l'esprit, 1994, Paris. Traduit de l'américain par Guy de Montjou. Cet ouvrage est la traduction française de : *The origin of consciousness in the breakdown of the bicameral mind*, by Julian Jaynes, 1976.

Georges LESCUYER – Histoire des idées politiques, 2001, 14e édition, Dalloz.